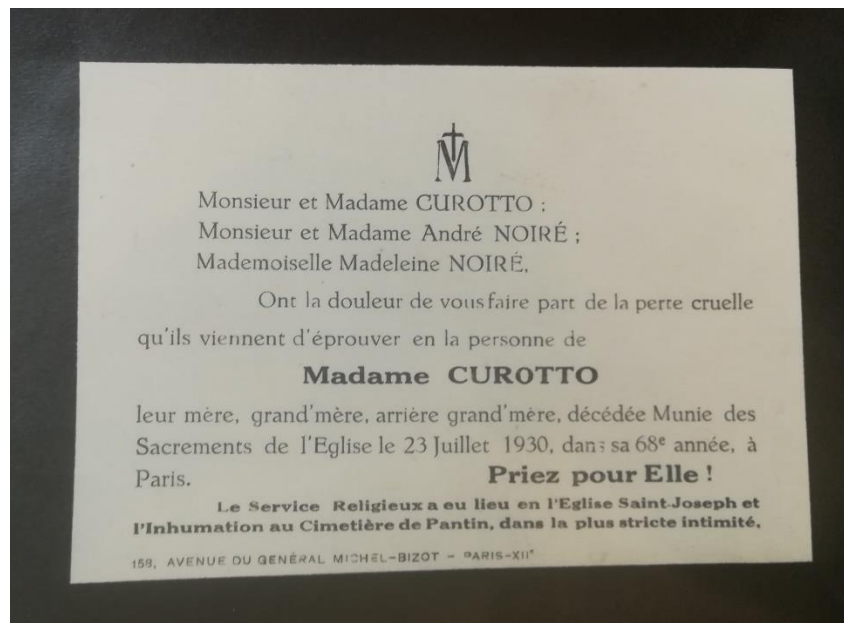


## Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Joseph Xavier CUROTTO en Tunisie

Joseph Xavier Curotto est né à Paris (18<sup>e</sup>) le 24 octobre 1882, de Louise Curotto, couturière qui travaillait dans les ateliers Godillot, 19 ans, parisienne, et de Xavier Grot, journalier, qui l'aurait abandonnée.

Il est mis en nourrice pendant un an sans le secours de l'administration, puis abandonné le 6 août 1883 par sa mère au commissariat Clignancourt. Elle est de nouveau enceinte (de 7 mois). Les parents de Louise, qui habitent le même arrondissement (et sont séparés), ne sont pas en état de l'aider.

Louise aura sans doute retrouvé son fils, puisque dans le dossier de Joseph Curotto on trouve un faire-part de décès de « *Madame Curotto, sa mère, décédée à Paris le 23 juillet 1930, dans sa soixante-huitième année.* »



L'Assistance publique parisienne le place chez Jeannette Chapuis, femme Grenier Omer, commune de Marconne, canton de Hesdin, arrondissement de Montreuil/Mer. Il y reste jusqu'à son envoi, le 15 mars 1897, à l'École d'horticulture Le Nôtre de Villepreux (« *bien portant, fort bien élevé, rempli de bonne volonté, intelligent, pourvu du certificat d'études primaires* » d'après le directeur de l'agence de Hesdin).

Il se place de son propre chef en 1900 d'abord chez ses nourriciers à Marconne, avec qui il conserve une relation très forte, puis dans une fabrique de gants à Hesdin, puis comme garçon jardinier à Nogent/Marne, puis à Palaiseau (où il se fait envoyer ses souliers par le directeur). Le directeur d'Hesdin régularise à posteriori la situation. Mais il retourne travailler chez ses parents nourriciers à l'été 1901. Après différentes mutations, il semble se lasser de la situation au printemps 1902 et demande son admission au Jardin colonial de Tunis en août 1902.

Arrive à Tunis le 5 octobre 1902, il trouve la ville « très jolie ». Au Jardin d'essai de Tunis, il retrouve Loddé<sup>1</sup> dont il vante la sobriété.

En octobre 1903, il demande l'aide du directeur de l'école (M. Potier) pour faire son service sur place, et non pas en France. C'est ainsi qu'il obtient une année de service militaire à Bizerte, où il se conduit bien pour éviter punitions et réprimandes. Il espère ensuite trouver une place en Tunisie.

Le *Bulletin des anciens élèves de l'école* 1904 donne son adresse : 4<sup>e</sup> bataillon de zouaves, 16<sup>e</sup> Cie, Caserne Saussier à La Goulette (Tunisie)

Après avoir envisagé de rester trois ans à l'armée, il est finalement de retour en octobre 1904 au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne en attendant un placement colonial.

En octobre 1905, une lettre élogieuse de son ancien directeur lui permet d'obtenir une dot de 1000 francs pour son mariage, le 17 août 1905, avec Marie Tartare, couturière à Paris. Tous les ans jusqu'à sa mort, lui et sa femme enverront des vœux de nouvel an au directeur de l'École (et à sa famille), M. Potier, puis M. Durand. Il faut dire qu'il les aura régulièrement appelés à l'aide.

Début 1906, il trouve une place chez un particulier à Saint-Henry (Tunisie). Le 15 juillet 1906 il annonce la naissance de sa petite fille Arlette, et dit qu'il fait ce qu'il faut pour garder cette place, même si le patron « n'est pas commode ». Sa femme a du mal à se relever de ses couches, ce qui lui donne en plus du travail « domestique ».

Le *Bulletin* 1907 publie une lettre du 24 juin 1906 : « *Curotto dit qu'il n'a pas encore fait chaud en Tunisie et que, contrairement à ce qui existe ordinairement en cette saison, il pleut souvent.* » ... puis une lettre du 7 janvier 1907 : « *Il annonce qu'il vient d'être nommé [en décembre 1906] Chef de la pépinière de Kairouan, aux appointements de 150 francs par mois, logé, et un petit terrain pour faire des légumes. Kairouan est une ville de 40 000 habitants dont cent cinquante Français environ et se trouve à 195 km de Tunis. On y trouve à peu près tout ce que l'on veut et à part quelques services la vie y est moins chère qu'en France. La pépinière appartient au Gouvernement.* »

Il demande même à M. Potier de lui envoyer des bulbes de glaïeuls pour orner le jardin.

Son adresse officielle dans les *Bulletins* 1907 et 1908 est effectivement : « jardinier-chef de la pépinière de Kairouan (Tunisie) »

Une lettre à son directeur du 23 juin 1908 fait l'effet d'une douche froide :

« *Malgré le bon vouloir que j'apporte à rester à Kairouan où je suis très bien, si ma santé ne me faisait pas défaut. Je ne peux plus y tenir, non seulement les fièvres m'épuisent, mais les médicaments et les médecins me mangent ce que je pourrais économiser, et je m'aperçois qu'il ne me sera jamais possible d'aller me reposer un mois ou deux soit à Sousse, soit en France. Je parle de Sousse parce que c'est tout près de Kairouan et beaucoup de monde quitte Kairouan et la campagne pour y aller l'été.*

*S'il vous est possible, Monsieur le Directeur, de me faire entrer soit aux services de la Ville de Paris, soit au Jardin colonial<sup>2</sup>, ou dans un hôpital quelconque.*

*Croyez, Monsieur le Directeur, que je ferai tout pour que vous n'ayez aucun reproche, soit comme conduite, soit comme travail, car quoique je sois souvent fatigué, mon chef direct est*

---

<sup>1</sup> Voir fiche Loddé

<sup>2</sup> De Nogent-sur-Marne

*très content de moi et il ne se doute pas que je suis décidé à rentrer en France si je peux trouver un emploi sérieux.*

*Dans l'espoir que vous continuerez, Monsieur le Directeur, votre grande bonté, je vous prie d'agréer mes salutations respectueuses. Votre élève, J. Curotto.*

*P.S. La campagne est triste cette année sur beaucoup de points de la Tunisie, la sécheresse d'abord et les sauterelles ont fait de sérieux ravages, à certains endroits il y a eu plus de dix centimètres d'épaisseur de sauterelles, qui ont pondu, et les jeunes criquets ont tout dévoré. Depuis Pâques il n'est pas tombé d'eau et nous avons une température variant entre 37 et 45°, autour de la pépinière à perte de vue tout est sec comme sur une route. »*

Le *Bulletin* 1908 confirme ces nouvelles : « On apprend qu'il a été présenté au Conseil de réforme pour dysenterie chronique, que les médecins qui le composaient ont déclaré que seul son retour en France serait favorable à sa guérison.

*Sa petite fille, qui était revenue en France bien portante, est tombée malade à son arrivée, ayant attrapé aussi la dysenterie<sup>3</sup>.*

*Il reconnaît qu'il est très bien à Kairouan, mais qu'il voudrait bien se trouver une situation stable en France, soit à la Ville, soit à l'Administration.*

*Il dit que les chaleurs sont très dures dans le centre de la Tunisie : 42° à 47° à l'ombre.*

*Dans une autre lettre il écrit : C'est avec un bien grand plaisir que j'ai reçu le bulletin de notre chère association. Que de souvenirs retrouvés d'un bout à l'autre de ce petit opuscule et combien je regrette de ne pouvoir assister au Banquet annuel, où l'on se retrouve pour causer et raconter les moments passés à l'Ecole.*

*Nous venons d'avoir quelques jours plus gais qu'à l'ordinaire. A Kairouan, il y a tous les ans une grande foire aux chevaux, bœufs, moutons, et cette année on a fait mieux : la Société d'Horticulture, dont notre camarade Guillochon<sup>4</sup> est Secrétaire, avait organisé un Concours de Jardins pour développer l'Horticulture dans cette Grande Ville Sainte. Ajoutez à cela des courses de chevaux, des bals le soir et des feux d'artifices. On se serait cru transporté dans un coin de notre chère France.*

*Nous avons eu la visite de M. le Directeur de l'Agriculture et du Commerce, qui est venu assister à la distribution des récompenses. »*

De retour en France, après avoir espéré travailler à Cochin, il trouve provisoirement refuge au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne le 1<sup>er</sup> octobre 1908, comme jardinier, puis au laboratoire. Il craint d'avoir froid en « maison bourgeoise », le climat n'étant pas celui de la Tunisie... Il candidate à l'école Théophile Roussel à Montesson, à l'examen médical on lui détecte une faiblesse de l'œil gauche. Mais surtout, même s'il a fait bonne impression au jury, il est classé 3<sup>e</sup> et il n'y a que deux places...

Sa deuxième fille naît en mars 1909, à Paris, à l'hôpital Saint-Antoine, dont la gratuité lui est obtenue par M. Guillaume (ancien directeur de l'Ecole de Villepreux), qu'il soupçonne pourtant d'avoir favorisé d'autres que lui, notamment Paul Puy<sup>5</sup> pour la place à Cochin.

Les *Bulletins* 1910 et 1913 donnent comme adresse : Château d'Osmoy, par Septeuil (Seine-et-Oise), où il a débuté le 29 juin 1909 et dont le propriétaire est M. Renaud, inspecteur général

---

<sup>3</sup> Elle avait également des accès de paludisme

<sup>4</sup> Directeur du Jardin d'essai de Tunis

<sup>5</sup> Autre ancien élève de Villepreux, voir fiche Paul Puy

des Ponts-et-Chaussées. Il fait régulièrement appel au directeur de l'Ecole Le Nôtre, pour un prêt de livre sur l'horticulture, mais surtout pour trouver une meilleure place. On lui propose d'être concierge au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, mais il dit qu'il n'a pas confiance.

Réformé, il s'engage volontairement dans l'infanterie dès le 1<sup>er</sup> jour de guerre et est envoyé à Amiens ; parti au front le 26 août, il est blessé au thorax, pendant la bataille de la Marne, à Maurupt, le 8 septembre 1914, ce qui lui vaudra (un an après et grâce à l'intervention de son ex-directeur) une citation à l'ordre de son régiment et la Croix de guerre. D'abord évacué sur le dépôt de son régiment à Morlaix, il part début octobre en convalescence de trois semaines chez son ancien employeur, M. Renault à Osmoy, qui avait offert abri à sa femme et à ses deux filles depuis son départ à la guerre. Il estime que sa blessure est légère, mais que les examens médicaux ont révélé une « périostite » et une « pleurésie locale », raison de ses essoufflements. On le retrouve au dépôt à Morlaix début décembre, car sa santé ne s'est pas améliorée. Il avoue à son ex-directeur qu'il apprécie de rester au chaud en hiver (et d'éviter les balles) et qu'il attendra dorénavant l'appel avant de repartir au front, comme le lui conseille son ex-directeur. Cet appel intervient mi-décembre et il demande alors l'aide de son ex-directeur pour expliquer à son commandant qu'il n'est pas en état de se battre (il a maintenant une bronchite).

Moyennant quoi, il repart au front en Argonne (Bois de la grue), puis en Champagne (Perthes et Mesnil-les-Hurlus), où il sauve son sergent de secteur. Début mars 1915 on le retrouve à l'hôpital de Châlons-sur-Marne où il soigne angine et dysenterie et d'où il demande de nouveau de l'aide à son ex-directeur pour obtenir un repos « un peu long ». Résultat : il est affecté à l'aide aux soins des blessés et sa femme lui rend visite 'en voyageant à tarif réduit. Il y est encore en mai, surveillant sa dysenterie, puis il est transféré à Volvic mi-juin et son séjour y est prolongé grâce à l'intervention de son ex-directeur, puis suivi par une convalescence à Osmoy, auprès de sa famille et avec visite de ses parents nourriciers, en août, septembre et octobre 1915. Les démarches de son ex-directeur lui obtiendront un secours de 20 francs en août 1916, ce qui permet de savoir qu'il est toujours à ce moment-là en convalescence à Osmoy.

Démobilisé le 10 mars 1919 (il était au camp de Satory) et de retour à Osmoy, il cherche depuis l'Armistice, avec l'aide indéfectible de son ex-directeur, une place : Ecole St-Cyr ou Château de Villette ou 15-20. Après plusieurs péripéties, il trouve enfin une place à l'Hôpital Trousseau, où il deviendra jardinier-chef avant 1922.

Le *Bulletin* 1923-1924 publie une de ses lettres, envoyée de Paris : « *En rentrant de la campagne, j'ai été tout heureux de trouver ce cher bulletin qui me fait tant plaisir en le parcourant, de relire tous les noms des anciens camarades dont beaucoup ont trouvé de belles situations.*

*Je suis en retard pour ma cotisation, cela à cause de mon absence. Je joins à cette présente un mandat de 10 francs. »*

Dans les années 1930, il est toujours 158 avenue du Général Michel Bizot, Paris (12<sup>e</sup>), c'est-à-dire à l'Hôpital Trousseau, où il semble travailler jusqu'à la fin de la seconde guerre.

Après la guerre il habite Pierrelaye (Seine-et-Oise), 59 rue G. Boucher. Ses enfants y résident. Dans sa lettre de vœux au directeur de l'école de fin 1948, il se plaint d'être fatigué.

Il décède début 1950.